Ffc 19432.1
Case
Ffc
2243(1

# LETTRE

*Du R. P. Michel, Doctrinaire de la Maiſon de Saint-Rome, au R. P. Druilhe, ſe diſant Curé Conſtitutionnel de la Paroiſſe de Notre-Dame du Taur.*

Il ſeroit déſirable pour le plaiſir des honnêtes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout ſentiment.

Labruyere, de l'Homme.

MON RÉVÉREND PERE,

Il m'eſt revenu que vous affectiez de répandre dans vos ſociétés, que je ſuis l'auteur de la lettre qui vous a été adreſſée au nom des paroiſſiens de l'égliſe du Taur, en réponſe à celle que vous leur avez écrite. Vous êtes trop bien convaincu que cet ouvrage n'eſt pas de moi,



THE NEWBERRY LIBRARY

pour que je m'occupe à vous le prouver, ce n'eſt donc pas pour vous que j'écris, mais pour ceux que vous cherchez à induire en erreur; erreur qu'il m'importe de détruire au plutôt pour éloigner de moi les dangers dont vous cherchez à m'inveſtir, en la propageant.

Non, mon pere, je n'ai point fait l'ouvrage que votre méchanceté m'attribue; mais comme le temps approche où, chacun étant remis à ſa place, l'honnête-homme pourra enfin parler librement pour repouſſer la calomnie, je vais jeter un coup d'œil rapide ſur votre *homélie*, & m'en entretenir avec vous. Vous vous ſouviendrez que vous m'avez provoqué, & s'il m'échappe quelque trait un peu vif, vous aurez la conſolation de répéter avec *George Dandin*, que vous l'avez bien voulu.

Trois choſes m'ont frappé dans votre ouvrage, *votre bonne foi*, *votre délicateſſe & votre logique*. Permettez-moi de les faire reſſortir dans tout leur éclat.

Votre bonne foi paroît juſques ſur le frontiſpice de votre lettre paſtorale; elle va en vérité juſqu'à la mal-adreſſe. Nul autre que vous n'auroit eu le courage de prendre un paſſage qui, cité en entier, peint d'après nature la ſituation du véritable paſteur chaſſé de ſon poſte par les aſſaſſins que vous avez armés contre lui. Il

y a tant de bonhomie dans le choix de ce texte, que quelques perſonnes, qui prétendent vous connoître, refuſent de vous en faire honneur. » le pere Drulhe, diſent ces perſonnes-là, a une » mémoire étonnante, & jamais il n'a rien cité » infidellement ; on admire l'exactitude & l'a » propos des bons qu'il puiſe dans *la pucelle*, » dans les épigrammes de Rouſſeau, dans les » contes de Lafontaine & de Grécourt. Jamais, » au grand jamais il n'a eſtropié un ſeul de ces » vers bien bons, bien aſſaiſonnés dont il égaye, » avec un art merveilleux, ſes converſations » favorites. Ici le texte eſt tronqué, défiguré ; » ce n'eſt donc point le pere Drulhe ; & puis » c'eſt de l'écriture ſainte, & nous ſavons que » c'eſt lettre cloſe pour lui » ; enſorte que, d'après ces gens-là, votre bonne foi conſiſteroit uniquement, dans ce cas-ci, à ne vous être pas aſſez méfié du malin qui, pour rire à vos dépens, vous a méchamment & traitreuſement fourni le bâton pour vous faire battre.

Que j'aime à vous voir cette conſcience timorée qui s'examine avec un ſcrupule minutieux, tantôt devant Dieu, tantôt devant les hommes ! quelle humilité, & ſur-tout quelle candeur ? un regret pourtant me tourmente. Je crains que votre examen ne ſoit pas bien complet ; c'eſt ſans doute par défaut de mémoire. Auriez-vous

toujours appelé conſtitution *civile*, la conſtitution du clergé ? j'ai ouï-dire que, dans le temps à-peu-près où l'on pourroit conjecturer que vous faiſiez cet examen *ſi profond*, *ſi réfléchi*, vous en aviez porté un jugement bien différent. Voudriez-vous bien nous dire pourquoi alors cette conſtitution étoit SPIRITUELLE ( je cite votre propre expreſſion ) & pourquoi aujourd'hui elle eſt à vos yeux purement civile ? ou vous étiez alors égaré, ou vous l'êtes aujourd'hui, & toujours *involontairement*. Alors vous étiez *aveuglé* par les préjugés & par les paſſions qui aveuglent encore les paroiſſiens du Taur ; aujourd'hui vous l'êtes peut-être par les 4000 liv. de revenu que vous vaut votre ſerment. Je vous ſoumets cette réflexion, & je vous prie de la peſer avec toute la maturité d'un homme qui *cherche Dieu dans la ſincérité de ſon cœur*. Cette expreſſion ſi dévote, ſi bien placée dans votre bouche, m'a rappelé, mais *involontairement*, ce trait connu de Cromwel, qui étant à table avec ſes amis, un jour qu'on vint lui annoncer une députation d'enragés de ſon temps, fit répondre qu'il cherchoit Dieu *dans la ſincérité de ſon cœur*, *ainſi que vous* ; & il cherchoit un TIRE-BOUCHON..... Je veux bien croire que votre ſincérité ne reſſemble pas à celle de Cromwel. Vous avez certainement plus de bonne foi que ce fameux

*usurpateur* ; sur-tout lorsque repoussé avec horreur par ceux que vous appelez vos paroissiens, vous osez leur dire, *que l'attribution d'un ministere ne peut appartenir qu'à ceux qui sont l'objet & la fin des travaux du ministre.* Votre bonne foi ordinaire vous a fait prononcer votre propre condamnation, & vous n'avez point fait attention que les manœuvres sourdes & les violences ouvertes, que vous employez, pour attirer à vous des brebis qui vous méconnoissent, *ne sont que les efforts impuissans d'une ambition désespérée, qui n'a rien à attendre des suffrages éclairés des citoyens.*

Je serois presque tenté de croire que vous avez avancé une imposture bien caractérisée, lorsque vous vous écriez avec confiance : « voilà, » mes très-chers freres, les fondemens inébranla- » bles de la constitution civile du clergé si *ressem-* » *blante* à la constitution de l'église naissante ; » on ne voit pas en effet que le divin fondateur de notre religion ait commis le soin de nommer ses apôtres & ses disciples à quelque assemblée d'électeurs de toute secte & de toute croyance ; il pensa qu'il avoit le droit de les nommer lui-même, & le transmit purement & simplement à ses apôtres, qui se nommerent leurs successeurs & leurs coopérateurs, sans s'être formés en assemblées primaires & en corps électoraux.

Mais, pardon, mon révérend pere, je repouſſe avec horreur un ſoupçon auſſi injurieux à votre amour *bien connu* pour la vérité. Je ſais que quoique vous *vous ſoyez élevé au-deſſus des préjugés de l'ignorance* (1), vous n'êtes pourtant pas un grand clerc. Vous avez conſumé une partie de votre temps à rimer de mauvaiſes épitres, de mauvaiſes odes, que vous aviez la douleur de voir expirer dans les bureaux de l'acadé-

(1) Rien de plus commun & de plus ridicule, en même-temps, que d'entendre déclamer contre les préjugés de l'ignorance. On croiroit que ces déclamateurs ſont des hommes qui ont paſſé toute leur vie ſur les livres, dans les bibliothéques, dans la lecture d'anciens manuſcrits, dans l'inveſtigation des monumens de l'antiquité la plus reculée. Point du tout, ce ſont de jeunes préſomptueux enfarinés d'un peu de littérature, ne ſachant rien ni en phyſique, ni en mathématique, ni en hiſtoire, ſoit ancienne, ſoit moderne, ſoit ſacrée, ſoit profane. Ce révérend pere Drulhe ne cite qu'un trait d'érudition, & il le cite à faux. Rachel, ſelon lui, enleve les idoles de ſon pere pour les ſervir dans ſa tente, à l'inſu de ſes freres. Or, 1°. Rachel n'avoit point de freres; 2°. elle enleva les idoles de ſon pere pour les DÉTRUIRE, & non pour les ſervir. Cette remarque appartient à la femme d'un artiſan, qui n'eſt pas autant élevée au-deſſus des préjugés de l'ignorance que le révérend pere Drulhe, ancien profeſſeur d'éloquence, &c., &c., &c.

mie des jeux floraux, malgré les ſoins que vous preniez, vous & vos amis, pour prolonger juſqu'au grand jour l'exiſtence éphémere de ces miſérables avortons. L'autre partie de votre temps, vous l'avez paſſée dans les larmes que vous arrachoit la honte de n'avoir pas réuſſi, & la rage de voir couronner quelqu'autre de vos confreres. Tout cela ne rend pas un homme prodigieuſement ſavant. Il n'eſt donc pas ſurprenant que vous nous aſſuriez ce qui a été ſi ſouvent démontré faux, que la conſtitution du clergé reſſemble à la conſtitution de l'égliſe naiſſante. Avouez de bonne foi que vous avez avancé cette propoſition ſur parole ; vous le ferez cet aveu, quoiqu'il doive coûter à celui qui prétend *être accoutumé à ne ſe décider que par la raiſon.*

Quand on eſt convaincu, comme vous l'êtes, que le corps épiſcopal peut ſe tromper ; quelqu'élevé qu'on ſoit au-deſſus des préjugés de l'ignorance, on peut être auſſi perſuadé qu'on eſt ſoi-même ſujet à l'erreur ; que quoiqu'on ait été régent de collége pendant quelques années, & que l'on ait pendant tout ce temps donné des déciſions ſans appel ſur quelques points de grammaire ou de littérature : on peut, en fait de religion, trouver des gens auſſi éclairés que ſoi. Et certes, où avez-vous puiſé vos connoiſſances théologiques ? quel temps avez-vous donné à

l'étude d'une ſcience, qui a toujours été l'objet de vos mépris & de vos dériſions ? on vous a vu, dans le temps où vous aſpiriez à la prêtriſe, traîner un *compendium* à côté d'un tome de Voltaire, ſolliciter des dimiſſoires amples, & ne vous préſenter qu'en tremblant aux ordinations. Cette peur étoit-elle l'effet de votre modeſtie, ou de la conviction de votre ignorance ? je m'en rapporte à votre bonne foi, à cette bonne foi dont votre lettre offre des traits ſi nombreux & ſi touchans, que je ne puis réſiſter à la tentation d'en relever encore quelques-uns pour votre gloire & mon édification.

Vous nous dites que le choix HONORABLE du peuple vous a appelé à la place d'un AUTRE. Quoi ! le peuple vous a appelé, & le peuple vous fuit ! ne voyez-vous pas que toute votre lettre tue cette phraſe ? & c'eſt un choix *honorable* qui vous met à la place d'un AUTRE ? ne ſeriez-vous plus ce pere DRULHE qui, dans certaine harangue de collége, adreſſa jadis des injures aſſez groſſieres, en latin à la vérité, à ces magiſtrats que la volonté ſouveraine avoit appelés à la place de ceux qui avoient mieux aimé ſuivre la voix de leur devoir & de leur conſcience, que d'obéir à des lois qui leur paroiſſoient injuſtes ? ce choix ne fut honorable que tant qu'ils reſterent en place. Encore quelques jours ; & nous

verrons quelle dénomination méritera celui dont vous vous hon[illegible]z

Vous accuſez l'*impoſture* & le *fanatiſme* de répandre de faux brefs. Savez-vous, pere Drulhe, ce que c'eſt que le fanatiſme ? c'eſt un zele outré de répandre ſes opinions, qui fait employer les plus criminelles violences contre ceux qui ne veulent pas les adopter. Or, dites-moi ; quel eſt ce prêtre qui, introduit à main armée dans une égliſe, dont il a fait chaſſer le véritable paſteur, outré de dépit de voir que les fidelles ne veulent pas le reconnoître, fait planter devant la porte du presbytere qu'il habite, des poteaux, des potences, y fait, en plein jour, attacher des perſonnes que la foibleſſe de leur âge & de leur ſexe a toujours fait reſpecter du conquérant le plus inhumain, encourage des monſtres à figure humaine à leur infliger cette peine ignominieuſe, dont toutes les circonſtances ſont ſi honteuſes & ſi humiliantes, & dont les ſuites ont été ſi funeſtes pour les malheureuſes victimes (1) ? Quel eſt

(1) Trois femmes, dont deux enceintes, en ſont mortes de honte & de douleur. Ce ſera atteſté en ſon temps par les médecins & les chirurgiens qui en ont pris ſoin. Le goût du pere Drulhe pour ces expéditions (comme il les nomme) ne date pas de la révolution ; il eſt beaucoup plus ancien chez lui.

ce prêtre, qui, de la fenêtre où il avoit ſuſpendu des verges & des fouets, rioit à gorge déployée d'un ſpectacle fait pour révolter la pudeur, indigner l'honnêteté ? qui invitoit ſes dignes confreres à venir aſſiſter à une expédition aſſez drôle ? ( ce ſont vos termes ) ordonnoit aux barbares exécuteurs de s'arranger de maniere que l'ordonnateur d'une telle infamie pût en ſavourer juſqu'à la plus petite circonſtance ? je le vis ce prêtre vraiment fanatique ſe démenant, faiſant des contorſions, aidant de la voix & du geſte ſes bourreaux ſoudoyés, & laiſſant voir ſur ſa figure patibulaire, l'horrible tourment qu'il éprouvoit de n'oſer ſe mêler lui-même à leur barbare exécution. Voilà du fanatiſme, mon révérend pere, & du fanatiſme très-caractériſé, qui a excité contre votre perſonne l'exécration de la haine & la nauſée du mépris.

Quant à l'impoſture ; nous ſavons tous qu'il n'y a de la bonne foi que dans votre parti..... Cependant une perſonne vous diſoit un jour : » vous affectez de répéter que le bref du Pape » eſt une piece fabriquée par les Ariſtocrates. » Eh bien ! il n'y a qu'à s'en éclaircir. Ecrivons » directemeut à la Cour de Rome ; je vous » adreſſerai à une perſonne qui vous obtiendra » une réponſe du Saint Pere lui-même. Je me » charge des frais du courrier ; à cette ſeule con-

» dition, que s'il nous eſt aſſuré que le bref eſt » parti des mains de ſa Sainteté, comme aucune » perſonne de bon ſens n'en doute, vous le » publierez vous-même. Vous ne voulûtes point faire une telle épreuve ; & l'on voit bien qu'il n'y a que de la franchiſe dans votre conduite. Paſſons maintenant à ce que vous appelez votre DÉLICATESSE.

Il faut connoître le révérend pere Drulhe, comme je le connois, pour bien concevoir tout ce qu'a de burleſque une telle expreſſion dans ſa bouche. Une ambition effrénée & une cupidité ſans bornes ſont les paſſions auxquelles il a ſacrifié depuis long-temps tout ce que la nature peut lui avoir départi de vertus morales. On l'a toujours vu dans cette congrégation ſi reſpectable, tant qu'elle s'eſt bornée aux travaux de l'éducation, ſi coupable depuis qu'elle proſtitue les talens qu'elle renferme à propager les maximes du jour ; on l'a toujours vu, dis-je, adorer le ſoleil levant ; devenir tour-à-tour le détracteur acharné ou l'adulateur ſervile du même homme, ſelon qu'il étoit ou dans la diſgrace, ou dans la faveur.

Sa *raiſon* lui a toujours dit que celui qui veut parvenir, n'importe par quels moyens, aux places qu'il ambitionne, eſt en droit de COORDONNER ſa conſcience & ſes ſentimens avec ſes intérêts & ſes paſſions. Sa *raiſon* lui a tou-

jours dit que cette DÉLICATESSE, que des gens peu instruits vouloient *piquer* chez lui, est une vertu imaginaire qui s'évanouit devant cet oracle de l'hypocrite ambitieux : VENDONS LE PLUS FOIBLE AUX CRIMES DU PLUS FORT : il ne faut donc pas être étonné ; & aucun de ceux qui connoissent le pere Drulhe ne l'a été, que joignant l'impudence du mensonge à la scélératesse de la rapacité, il avance qu'il n'a fait que prendre la conduite d'un troupeau abandonné ; tandis que le jour même de sa criminelle installation, il reçut du véritable pasteur une lettre, par laquelle il protestoit de son attachement à ses paroissiens, & du regret qu'il avoit d'être forcé de s'en séparer. Non, non, mon révérend pere ; ce n'est point la crainte de voir l'église du Taur sans *chef*, qui vous a engagé à solliciter cette place. Vous redoutiez LA GÉNÉROSITÉ de ces ministres si désintéressés, qui, grands yeux ouverts, gueule béante tenoient déjà à demi gosier la riche proie que le plus fourbe a emportée. Le moyen d'être delicat ! je n'insisterai pas davantage sur ce sentiment qui vous est si étranger. Je passe à l'examen de la logique qui regne dans votre ouvrage ; elle est parfaitement COORDONNÉE avec votre BONNE FOI & votre DÉLICATESSE.

Comme je ne veux point aggraver vos torts ; comme je ne veux point obſcurcir l'éclat du mérite qui vous eſt propre ; je vous avouerai volontiers que le ciel diſtribue diverſement les talens. Et quoique, d'après notre divine conſtitution, nous ayons en naiſſant un (1) droit égal à prétendre aux mêmes facultés, nous manquons ſans doute de moyens pour faire valoir un pareil droit auprès de l'auteur de la nature, & de là vient ſans doute,

Que tout eſprit n'eſt pas compoſé d'une étoffe
Qui ſe trouve taillée à faire un Philoſophe.

Ce n'eſt donc point votre faute ſi vous n'êtes pas logicien ; d'autant plus que vous avez fait tout ce qui a dépendu de vous pour le devenir.

Il fut un temps où, ſoit par *délicateſſe*, ſoit

(1) M. Drulhe eſt ſi lumineux dans ſes diſcours, ſi clair, ſi net, ſi précis, que je voudrois bien qu'il eût la bonté de m'expliquer la fameuſe propoſition, *que nous naiſſons & demeurons libres & égaux en droits.* Toutes les fois que j'ai voulu l'approfondir, je n'ai trouvé que du galimathias. Comment en naiſſant pouvons-nous forcer les autres à reconnoître ces prétendus droits ? Car ſans cela ils ſont nuls. Expliquez-nous cela, M. Drulhe, vous qui êtes élevé au-deſſus des préjugés de l'ignorance, & *eris mihi magnus apollo.*

par *généroſité*, vous conçûtes le *modeſte* projet de vous emparer de la chaire de philoſophie, occupée par M. l'abbé Chalret, alors doctrinaire. Comme il ne ſuffiſoit pas dans ce temps-là d'être *patriote*, d'être *jureur*, d'être *délicat* & *généreux* à la nouvelle mode, pour remplir un pareil emploi ; vous crûtes qu'il étoit néceſſaire, & *modeſtement* vous vous perſuadâtes qu'il vous ſeroit aiſé d'acquérir aſſez de connoiſſances pour devenir profeſſeur. En vous jetant dans ces régions inconnues pour vous, qui prîtes-vous pour guide ? celui-là même que vous vouliez dépoſſéder. Quelle délicateſſe ? quelle généroſité ! M. Chalret démêla vos vues, & en habile mathématicien il eut bientôt calculé, meſuré, peſé vos talens en cette partie. Vous ne lui parûtes pas un rival bien dangereux ; & il dit aſſez publiquement qu'il y avoit bien loin d'un petit arrangeur de phraſes froidement pincées à un raiſonneur ſolide, à un penſeur profond. En trois mois d'étude conſtante, ſans ceſſe irritée par l'eſprit de jalouſie & de cupidité, vous ne pûtes parvenir à démêler un ſillogiſme d'un ſophiſme..... & vous pouſsâtes votre carriere mathématique juſqu'à ſavoir que,

Cinq & quatre ſont neuf ; ôtez deux, reſte ſept.

Dès-lors votre impuiſſance vous fit abandonner

votre *modeſte* & *généreux* deſſein ; dès-lors *votre conſcience vous dit* que vous ne deviez plus vous mêler de raiſonner ; & vous en fîtes le ſerment ſolemnel. J'aime à vous rendre juſtice, vous n'y avez pas été infidelle ; & ſi dans votre lettre, prétendue paſtorale, vous avez voulu adopter des formes logiques, ce n'eſt que pour en impoſer aux ſots qui veulent bien qu'on raiſonne ; mais qui ſe contentent de l'apparence du raiſonnement.

Je ne me propoſe pas d'éplucher ici tous vos faux principes (1), & les ineptes conſéquences que vous en tirez. Tout cela a été ſolidement réfuté d'avance par une foule d'excellens écrits que le vôtre ne fera pas plus oublier que votre perſonne ne fera oublier le vertueux paſteur que vous avez déshonoré de votre éloge. Je me contenterai de rapprocher les propoſitions les plus ſaillantes que vous avez eu l'art de noyer dans un verbiage inſignifiant, & d'enluminer du ſtyle *civique* pour faſciner les yeux de la multitude.

---

(1) Il eſt parfaitement inutile d'entrer dans de pareilles diſcuſſions. Tant d'ouvrages célebres vous en diſpenſent. Car MM. les curés conſtitutionnels devroient s'amuſer à les réfuter ; ce ſeroit un jeu pour eux, & une ſource d'inſtruction pour nous.

Vous nous dites dès le début que *deux vents opposés de doctrine agitent le vaisseau de l'église* ; que d'un côté sont le souverain pontife dont vous bravez les foudres, les évêques qui sont pour vous des juges suspects en fait de religion, la très-grande majorité des pasteurs du second ordre, & tout ce qu'il y a en France de catholiques éclairés & honnêtes gens. De l'autre se trouvent tous les usurpateurs & intrus, qui ne sont point du tout intéressés à soutenir de nouveautés qui les enrichissent & les décorent ; & après nous avoir fait des aveux d'une telle naïveté, vous prétendez être uni au Saint Siége, parce qu'il vous plaît de dire que vous ne voulez pas vous en séparer.

Il n'y a que votre logique qui puisse nous concilier ces deux vents opposés partant du même point. Vous brillez sur-tout, quand après avoir établi que votre raison, cet oracle infaillible, vous dit que la puissance civile peut circonscrire à son gré un territoire qui lui appartient, vous en concluez qu'elle peut aussi à son gré, ôter, donner, resserrer, étendre une juridiction spirituelle qui ne lui appartient pas. C'est toujours avec la même justesse de raisonnement, qu'après avoir rapporté l'oracle de l'homme-Dieu, qui prononce que, *son royaume n'est pas de ce monde*, vous soutenez effrontément que ce monde

a le droit d'élire *les magiſtrats de ce royaume* ; d'aſſujettir les envoyés de Dieu même au nouveau régime qu'il proclame, de les deſtituer, lorſqu'ils déclarent eux-mêmes que les devoirs que le monde voudroit leur impoſer ſont en oppoſition avec ceux de leur conſcience ; & cependant, même d'après vous, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ce tas d'inconcevables contradictions a d'abord ému mon indignation ; mais je n'ai pu m'empêcher de rire, lorſque je vous ai vu contrefaire le janſéniſte, pour vous attirer ſans doute le ſuffrage du révérend pere Caſtaing, dont juſqu'ici vous avez toujours fait aſſez peu de cas. Il eſt plaiſant de voir l'ardent champion, le nouveau Dom-Quichote *de la volonté générale, cette loi ſuprême qu'aucun individu ne peut anéantir ou retarder*, s'élever contre le ferment exigé pour entrer dans les ordres. Ce ferment ne ſeroit-il pas le réſultat de la volonté générale des miniſtres de l'égliſe, qui ne vouloient pas recevoir parmi eux, ceux qui ne vouloient pas prêter ce ſerment que vous nommez vexatoire. Du reſte, je ſuis bien aiſe d'apprendre & de certifier à mes lecteurs que c'eſt la premiere fois que vous vous recriez contre la ſignature du formulaire ; elle ne vous a jamais cauſé la moindre ſyndéreſſe, tant que les Janſéniſtes ont été ſous l'anathême, vous vous êtes bien gardé d'épouſer leurs opinions & de partager

leur triſte ſort. Aujourd'hui que quelques imbéciles de ce parti voient dans l'aviliſſement de l'épiſcopat le triomphe de la petite égliſe, vous voudriez les rallier autour de vous, à condition toutefois qu'ils vous prendroient pour leur coriphée. Eh bien ! je vous prédis que vous réuſſirez, & que vous ne ferez point de jaloux.

Je n'employerai point, en terminant ma lettre, ce ton fauſſement pathétique, par lequel vous avez eſſayé d'émouvoir le cœur de vos prétendus paroiſſiens. Je ne ſaurois emprunter le langage du charlataniſme ; mais je vous avertirai ſérieuſement de l'impreſſion qu'il a faite ſur les perſonnes qui vous connoiſſent. Il oſe, dit-on, accuſer nos légitimes paſteurs d'avoir perdu le droit de parler le langage de la religion ! Et depuis quand l'a-t-il acquis lui-même ? ne craint-il pas que l'indignation ne dévoile enfin la cauſe honteuſe & ſecrette de cette pâleur obſtinée, de cet épuiſement malheureux, qui n'ont pu céder à tous les ſecours de l'art, adminiſtré depuis ſi long-temps, par des mains non moins charitables qu'induſtrieuſes.

Croyez-m'en, mon révérend pere, banniſſez votre fauſſe ſécurité, ne prenez point une aveugle confiance dans cette populace inſenſée, qui briſe par dégoût la ſtatue qu'elle a dreſſée par caprice ; & ſous le faux prétexte de propager le *patriotiſme* ; n'outragez pas l'humanité. Hélas ! vous vous flattez dans vos folles penſées d'une proſpé-

rité toujours conſtante ; mais la providence veille ſur les juſtes opprimés , & peut nous amener d'un moment à autre des événemens qui deviendront bien funeſtes à ceux qui les provoquent par leurs vexations. Malgré tous les efforts qu'on fait pour faire prendre à la révolution un cours majeſtueux & rapide , elle eſt encore bien loin de ſon achevement & de ſon triomphe ; l'Europe entiere a été ſaiſie d'horreur à la vue du grand attentat que les factieux , dont vous embraſſez la cauſe , viennent de commettre ; les vrais français ont ſenti que la captivité de leur Souverain plongeoit le plus beau royaume de l'univers dans les horreurs d'une anarchie ſanguinaire ; & ſi leur indignation ne s'eſt pas déchaînée avec éclat contre les artiſans de la miſere publique ; s'ils n'ont oppoſé aux ſecouſſes de la tempête que le courage de la patience ; ſi leurs ſeuls gémiſſemens ont prouvé à l'Europe que l'amour de leur Monarque étoit un beſoin pour leur cœur , c'eſt qu'ils ſavent que le triomphe criminel des méchans ne ſera pas plus long que les joies de l'impie ; & le même Dieu qui n'a jamais trompé les eſpérances de ceux qui le cherchent dans la ſincérité de leur cœur déconcertera leurs projets , en nous rendant dans toute ſa gloire , & toute ſon autorité le chef & le ſeul vrai repréſentant de la Nation.